

le grand entretien

Dialogue avec une Carmélite

EN PLEIN PARIS, AU PIED
DU SACRÉ-CŒUR,
UNE VINGTAINE DE FEMMES
VIVENT LEUR FOI
RECLUSES AU CARMEL
DE MONTMARTRE. UN LIBRE
CHOIX DE L'ENFERMEMENT
DONT SŒUR MARIE-PAUL,
PRIEURE DU MONASTÈRE,
TENTE D'EXPLIQUER
LA RAISON. POUR
« LE MONDE 2 », LA PORTE
D'UN DES ORDRES
LES PLUS FERMÉS S'EST
ENTROUVERTE. GAËTANE DE
LANSALUT – PHOTOS MARIE-PAULE
NÈGRE POUR LE MONDE 2

Sœur Marie-Paul de l'Amour Miséricordieux,
prieure du carmel de Montmartre, à Paris.

le grand entretien | SŒUR MARIE-PAULE

Le succès surprenant du film documentaire

Le Grand Silence, qui se déroule dans un monastère de chartreux, a révélé tout l'intérêt de nos contemporains pour la spiritualité

et la vie monastique. *Le Monde 2* a voulu approcher ce monde cloîtré – 4 257 moniales et 1 378 moines en France aujourd'hui –, si méconnu de la société et entaché d'idées préconçues. Car les vocations perdurent, attirant chaque année des jeunes gens de toutes les classes sociales et de niveaux d'études les plus variés. 349 jeunes femmes s'apprétaient ainsi à entrer au monastère en 2006.

Pourquoi ce choix libre de l'enfermement ? Quel est le mystère de l'« appel » ? Quels sont les ressorts de la « vocation » ? Les questions sont multiples comme les réactions suscitées par ce mode de vie, contraire aux valeurs affichées de la société moderne. Le monastère est un défi, penseront ceux qui comprennent l'utilité des contemplatifs ou trouvent dans leurs cloîtres un réconfort à leur solitude. Une vie gâchée, stérile, fantasmée autour d'un dieu fictif, se récrieront d'autres.

Il fallait aller voir. Mais où ? Quel monastère nous dévoilerait un peu de son intimité ? Nombreuses ont été les demandes que nous avons adressées à des monastères répartis dans toute la France. La digue de clôture n'a pas cédé. « *Charisme de silence* » oblige. Jusqu'à ce qu'une moniale, sœur Marie-Paul, accepte, et c'est un fait exceptionnel chez les contemplatifs, de nous recevoir pour un exercice aux antipodes de son désir de se retirer du monde dans l'un des ordres les plus cloîtrés, le Carmel. Avec ses cellules et ses barreaux aux fenêtres. Et ses saints : Thérèse d'Avila et Jean de la Croix.

Prieure du carmel de Montmartre à Paris, Sœur Marie-Paul nous a donc ouvert les portes et raconté l'histoire de sa vie : le travail dès 14 ans, un emploi dans l'univers carcéral, la conversion et l'entrée au Carmel. Prison, couvent... Etrange rapprochement... « *Allons ! Aucune comparaison possible !* », précise la moniale. Quant à la foi... Elle sourit : Jésus ne « va pas s'afficher sur l'écran quand on appuie sur la touche "envoi" du clavier ! » C'est un enraci-

nement bien plus profond, un « *savoir-vivre d'amour* », une manière d'habiter le monde... Voici l'engagement que partagent 1 165 carmelites en France. L'entretien a été réalisé au grand parloir du carmel de Montmartre, sous l'œil d'une statue de la Vierge Marie. La prieure est entrée par une porte, moi par une autre, et nous nous sommes assises des deux côtés d'une table en bois.

Comment avez-vous accueilli notre demande d'entretien ?

Ma première réaction a été de refuser, car l'interview me paraissait être un contre-témoignage par rapport à notre recherche d'une vie cachée.

Pourquoi refuser qu'une jeune moniale du monastère soit interviewée ?

Pour respecter son désir de vivre dans le silence et la solitude, conformément à notre règle de vie issue des premiers ermites du mont Carmel en Israël au XIII^e siècle. Et pour lui laisser le temps de s'enraciner, hors des feux des projecteurs.

Vous êtes prieure du carmel de Montmartre, qu'est-ce que cela signifie ?

Mon rôle est de favoriser l'unité de la communauté et de faire respecter la règle et les constitutions. Je rencontre aussi ceux qui viennent au monastère.

Vous m'avez parlé de votre « mur de clôture » en m'indiquant votre adresse...

Ce n'est pas un mur de prison ! C'est un mur qui protège notre espace de recueillement. Il nous permet cette mise à distance par rapport à l'extérieur.



Sœur Marie-Paul (à gauche) en compagnie de son adjointe Sœur Cécile, polytechnicienne, maîtresse des novices, sur la terrasse du carmel.

Derrière ce mur existe un autre monde. Vous en êtes-vous extraite ?

La butte Montmartre avec la basilique du Sacré-Cœur est très visitée, le monastère est à l'écart du flot touristique. Dès qu'on pousse la porte, c'est un havre de paix. Mais nous faisons partie de ce monde. Et nous prions pour lui. Une amie m'a dit : « *Dis donc, tu es plus informée que moi !* » Comment voulez-vous que notre prière soit consacrée à l'homme d'aujourd'hui si nous ne savons pas ce qu'il vit ? Notre relation au monde est différente. Je ne crois pas m'en être retirée, ou alors dans l'esprit de l'Évangile : « *Retire-toi dans ta chambre.* » La chambre... le lieu propice au

« Notre relation au monde est différente. Je ne crois pas m'en être retirée ou alors dans l'esprit de l'Évangile : "Retire-toi dans ta chambre" »

recueillement, à la prière, au silence, un espace où je demeure, où en tout cas j'essaie de demeurer, en présence de notre Seigneur.

Quel itinéraire vous a conduite à cette vie ? Quel genre d'enfant étiez-vous ?

L'itinéraire de celle qui dit non et qui a pris son temps pour répondre à l'invitation du Seigneur. Je suis née à Saint-Vallier, dans la Drôme, dans une famille modeste. Après l'Indochine et l'Algérie, mon père, militaire de carrière dans la gendarmerie, a pris sa retraite à 54 ans, il en a eu assez d'obéir. Avec trois frères, j'ai appris à me défendre, à me battre pour faire respecter une certaine image.

Votre famille est-elle pratiquante ? Enfant, quelle image aviez-vous de Dieu ?

Ma mère va à la messe les dimanches, mon père pour

les grandes fêtes... Enfant, j'avais cette image d'un Bon Dieu en vieux monsieur à barbe blanche dans son fauteuil. Au catéchisme, j'embêtais le curé avec mes questions. Je suis marquée par un Dieu justice, qui punit les péchés : les méchants en enfer, les bons au paradis... Mais où se situe le paradis ? Où est l'enfer ? Je ne vois pas ! Je ne veux pas me tromper de porte !

L'image de Dieu vous fait un peu peur... Vers quoi vous orientez-vous ?

Très jeune, j'ai ce désir de m'occuper d'enfants handicapés, en voyant un garçon proche de mon frère atteint d'encéphalite. Mon père a coutume de nous dire : « *Tu n'auras droit de parler qu'à ton premier salaire.* » Du

coup, je n'ai qu'une hâte : quitter mes parents et travailler au plus vite au centre héliomarin d'Hendaye. BEPC en poche, j'obtiens un BEP sanitaire et social. A 14 ans, je fais ma première toilette à une personne âgée, puis à des morts. Confrontée à la souffrance, je me révolte. Ce qui m'aide à tenir, c'est le visage du Christ, blotti là, au fond de mon être. Je brûle de désir de suivre ses pas, de l'imiter dans sa compassion et d'aider les autres. A 17 ans, on m'affecte à l'infirmerie des enfants handicapés en phase terminale... Certains crient de douleur. Je suis choquée, déchirée par leur souffrance. Comment croire en un Dieu qui accepte ça ? Comment peut-il permettre aux enfants de souffrir ?... Je vis une situation extrême pour mon jeune âge. ▶

A VOIR
Le Grand Silence, de Philip Gröning. Diaphana Edition Vidéo, sortie DVD le 21 juin.

le grand entretien | SŒUR MARIE-PAULE

► Vous êtes au désespoir ?

Oui, j'en arrive à dire que Dieu n'existe pas, qu'il est indifférent. Je ne veux plus mettre les pieds à l'église ! Persiste pourtant en moi le visage du Christ, son témoignage de vie. Les deux images s'entrechoquent et c'est le Christ qui me soutient dans mon ignorance. Puis un jour, Hubert, un enfant du service, meurt devant moi. Je viens de lui faire sa toilette. Je suis tellement bouleversée que spontanément je me mets à genoux et m'entends crier : « Dieu, prends pitié ! » C'est le cri de mon cœur, je pleure, et en même temps je me rends compte que je prie quelqu'un. Je suis submergée : « Ça me dépasse, aide-moi à comprendre, je sais que tu es là. » Je me suis dit : « Mais alors tu y crois ! » (rires) Je ne suis pas au bout du chemin, je trouve la spontanéité dans la foi. Avec cette question : « Mon Dieu, que veux-tu que je fasse ? »

Est-il alors question d'une vie religieuse ?

Non, la vie « consacrée » n'est certainement pas pour moi, j'ai trop besoin de liberté, d'indépendance. Un jour, la surveillante du service me fait réfléchir : « Ce n'est pas un avenir pour toi, ici. »

Vous avez alors 22 ans, avez-vous une vie affective ?

Je fréquente un jeune homme pendant deux ans. Le regard qu'il m'accorde en tant que femme, aimée, me permet de gagner en confiance. Il éveille ma féminité.

Avez-vous le projet de vous marier ?

Non, je prends conscience, peu à peu, que me marier, fonder un foyer, je ne peux l'envisager. Je me sens appelée à autre chose, mais je ne sais pas quoi. Je décide de partir, dérotant tout le monde. Un peu comme un artiste à la recherche d'un beau paysage pour le peindre. Je sens un manque, indéfinissable. Je me rends libre. J'ai lu dans le journal une proposition de concours pour être surveillante pénitentiaire, je m'y inscris. J'arrive à Paris, passe trois mois à l'ENAP de Fleury-Mérogis, mon ENA pénitentiaire, puis je suis mutée à la Centrale des femmes à Rennes. C'est en 1980, cette prison compte alors près de 300 détenues, de courtes et longues peines. Je suis bien un peu naïve, je calque l'image d'un pensionnat de jeunes filles. Je découvre une autre planète.

Comment se passe votre premier poste en prison ?

Je rencontre des femmes blessées, meurtries mais également des femmes qui ont commis des actes terribles (homicide, infanticide...). Les détenues nous mettent à mal pour nous jauger. Certaines surveillantes ont de grandes qualités humaines, d'autres sont brutales : « Tu vois celle-là, avec son joli sourire... elle a laissé ses enfants mourir de faim. » Je ne suis pas préparée à une telle confrontation, la formation est rude. Je touche du doigt combien des femmes peuvent être cruelles, c'est un choc. La directrice nous dit : « Vous surveillez vingt femmes en division, et vingt femmes vous surveillent. » Je tiens le coup grâce au sport, aux sorties avec les collègues.

Et vos relations avec les détenues ?

Peu à peu un lien s'instaure. Ce sont des femmes en souffrance, elles se racontent comme pour soulager leur conscience. Je me libère de leur casier judiciaire, et pour certaines, ressens de la sympathie. Elles me respectent parce que je les respecte. Je ne fais jamais de rapport, le problème se règle en tête-à-tête.



Prière commune dite des petites heures ou sexte, célébrée à la sixième heure de la journée, à midi.

Ensuite, on vous propose un autre poste ?

Oui, je suis nommée aide-soignante à l'hôpital de la prison de Fresnes après une formation à Villejuif. Il y a de quoi faire la révolution ! Les conditions de vie sont exécrables. Ah ! Les politiques et leurs commissions d'enquêtes qui n'aboutissent à rien. Il y a tant à faire, pourtant...

Vous avez 26 ans. Où en est votre cheminement spirituel ?

Je partage des temps de prière avec les sœurs des prisons que j'ai rencontrées. Mais une question me hante : « Que fais-tu de ta vie ? » C'est alors que je pense à la vie religieuse. Mais je n'arrive pas à faire le pas vers une congrégation apostolique, c'est-à-dire des sœurs travaillant au contact de laïcs. J'ai lu à 15 ans la vie de la petite Thérèse de Lisieux, mais le Carmel ne m'attire pas non plus. Où aller ? Je me sens faite pour aider. Mais de quelle façon ? C'est après une discussion avec une jeune toxicomane, qui me confie son désir de refaire sa vie,

« Le monastère est une école de vie, de la vie. J'ai aimé faire la fête et je n'ai pas changé. Simplement, je le vis autrement »

qu'une évidence apparaît : tu ne peux rien faire pour elle, sauf prier. Prier, c'est la mettre en lien avec le Christ, Lui peut réaliser ce que je ne peux lui donner : la force de se remettre en route. Oui, c'est soudain une lumière : la prière est plus forte, plus efficace que tout.

Alors ?

Je sens qu'il faut que je prenne de la distance. Je profite d'un congé pour réaliser mon rêve : partir en Terre sainte, voir le pays de Jésus avant de mourir.

Mourir en vous enfermant dans un couvent ?

Il y a de ça. Quand j'évoque la possibilité d'y entrer, la réaction est immédiate : toi, si pleine de vie ? Le couvent, c'est vrai, me fait peur. Comme une petite mort.

Vous partez donc en Israël ?

Oui. Je crois que plus ou moins consciemment, je veux mettre mes pas dans ceux du Christ pour découvrir ce que doit être ma vie. J'ai la certitude qu'il va se passer

Bien que prieure, Sœur Marie-Paule participe aux différentes tâches de la communauté, comme ici le triage du linge.

quelque chose. C'est en visitant la basilique de la Visitation, à Ain Karim, à 8 km à l'ouest de Jérusalem, que j'ai la révélation. Je m'effondre, passe un après-midi en pleurs, prostrée. Et puis je m'entends dire : « Seigneur, ce que tu veux... » Alors, s'installe en moi une paix profonde. J'ai 30 ans, le moment où la femme réalise ses projets. J'annonce à ma mère : « Je veux être religieuse. » Elle me répond : « Si tu fais cela, ton père va en mourir ! » Quand il l'apprend, il me lance : « Ma fille, si tu avais la vocation, je le saurais ! » Puis se confie à ma mère : « Quand je pense qu'elle aurait pu rendre un homme heureux ! » Son image des couvents est caricaturale : des femmes tristes, enfermées, inutiles.

C'est encore l'image du Carmel, aujourd'hui...

Je comprends ce regard extérieur, j'ai mis des années à m'en défaire ! Mais le monastère est une école de vie, de la vie. J'ai aimé faire la fête, danser des nuits entières et je n'ai pas changé. Simplement, je le vis autrement.

C'est une joie différente, bien plus profonde, plus belle... Toutes ici pouvons en témoigner.

Y aurait-il de l'humour au Carmel ?

Oh, oui ! Et les rires fusent à tout moment de nos rencontres fraternelles. Il y a une vraie joie. Mais cela n'empêche pas des moments de grande tristesse, des épreuves, que la fraternité et la communion dans la prière nous aident à surmonter.

La nuit obscure dont parle saint Jean de la Croix... ?

Oui. Une moniale peut vivre des instants de doute, la sensation que Dieu n'est pas présent, qu'Il est absent de sa vie. Elle peut s'interroger, remettre toute sa vie en question. Me suis-je trompée ? Il faut alors qu'elle puisse exprimer ce qu'elle ressent sans craindre d'être jugée ou incomprise. Nous avons toujours tendance à croire, qui que nous soyons, que nous sommes les seuls à vivre ce genre d'épreuve.

A 32 ans, après avoir consulté L'Ordo, le Bottin des monastères, et fait quelques séjours réussis au Carmel de Montmartre, vous décidez de vous y engager ?

J'y suis entrée pour être sûre que je n'avais rien à y faire ! Mais je découvre que ce genre de vie correspond à ce qu'il y a au fond de moi. J'intègre facilement la communauté, même si rejoindre un groupe d'une vingtaine de femmes qui ne se sont pas choisies et qui sont embarquées pour vivre ensemble la même aventure est un exercice de tous les jours. Nous apprenons la fraternité.

Rien à voir avec la prison ?

Ceux qui disent cela n'ont jamais passé quarante-huit heures en prison, ni dans un couvent ! J'ai eu le temps de faire la différence, durant mes huit années en milieu carcéral et mes dix-sept au Carmel. Même si on retrouve le même vocabulaire : parloir, barreaux, clé, cellule... Notre choix est libre ! La foi en Christ nous rend vraiment libres.

Comment arrivez-vous à faire le pas ?

En six mois, tout se précipite. Je fais les démarches, avec joie et paix. Je passe une nuit à savoir qui héritera de ma batterie de cuisine ! Je donne ma voiture à l'un de mes frères, mes meubles à des amis, heureuse de faire des cadeaux.

Et avec votre famille ?

C'est le plus difficile. Je réalise la souffrance que leur impose mon choix.

Après un an de postulat, vous prenez l'habit pour l'entrée officielle dans la communauté. Comment se passe l'essayage ?

En revêtant la robe et le scapulaire, j'ai vraiment la certitude que je porte ce que je suis.

Vous vous coupez aussi les cheveux, comme toutes les moniales...

On se coupe les cheveux en signe d'offrande. Cela se passe le matin de la prise d'habit. Mais on ne nous rase pas la tête ! La maîtresse des novices est aussi émue que moi. ►

Travail et prières

Elles fabriquent tricots et layettes, cartes et bougies, cinq à six heures par jour, dès 5 h 45 du matin, sept jours sur sept.

Elles cotisent et paient des impôts, « ne s'en font pas pour

le chômage », sont abonnées à deux quotidiens dont *La Croix*, lisent de « bons » livres, ceux qui apportent « une nourriture théologique, spirituelle et culturelle, et permettent de s'ouvrir à d'autres horizons ». Discutant entre elles de tous les sujets, les moniales ne sortent du monastère qu'en de rares circonstances, comme ces 22 avril et 6 mai 2007, à l'occasion de l'élection présidentielle. Elles se font livrer leur alimentation par une société de restauration pour collectivité, considèrent le cloître comme compatible avec la modernité, puisqu'elles utilisent Internet et le téléphone portable. Pas de télévision, peu de radio au Carmel, sauf pour des événements importants comme le début de la guerre en Irak. Vouées au silence, les sœurs vivent par le Christ. Agées de 27 à 92 ans – avec un âge moyen d'entrée dans la vie religieuse en France de 33 ans –, elles sont une vingtaine de religieuses au Carmel de Montmartre. Astrophysicienne, institutrice, infirmière, professeure, vendeuse... ces femmes ont choisi une vie austère mais heureuse, rythmée par l'eucharistie, l'oraison, l'office liturgique, le travail et les rencontres fraternelles. Appelées par vocation à la contemplation, leur communauté veut maintenir l'amour dans le cœur des hommes, par la prière et la constante présence de Dieu.

En France, on répertoriait 40 188 religieuses, dont 4 257 moniales au 1^{er} novembre 2006. ● www.vocations.cef.fr

le grand entretien | SŒUR MARIE-PAULE



Appartenir à un ordre contemplatif ne signifie pas l'abandon de travaux plus physiques comme l'entretien du carmel.

« Si notre offrande est sincère, le Christ nous comble de telle sorte que le vœu de chasteté ne constitue pas un problème. Mais le sujet ne doit pas être tabou »

► C'est aussi ce jour-là que vous adoptez votre nom de religion ?

Oui, je m'appelle Sœur Marie-Paul de l'Amour Miséricordieux. J'ajoute cette vérité de foi à mon prénom, car j'ai touché du doigt, lors de mon travail en milieu carcéral, combien un être peut être retourné par le pardon.

Après un an de noviciat et trois ans de vœux temporaires, vous prononcez vos vœux solennels...

Pour toujours, oui, j'ai fait vœu de chasteté, de pauvreté, d'obéissance à notre Seigneur.

Le vœu de chasteté que prononcent les religieuses peut paraître inhumain, voire contre-nature.

Si notre offrande est sincère, le Christ nous comble de telle sorte que, je vous l'assure, ce vœu ne constitue pas un problème. Mais le sujet ne doit pas être tabou. Il faut oser l'évoquer sans crainte, et les jeunes sœurs doivent pouvoir trouver en leur prieure ou leur accompagnateur spirituel un interlocuteur attentif et à l'écoute. On demande un bon équilibre psychologique à l'entrée du carmel, et il ne faudrait pas qu'une frustration sexuelle aboutisse à des troubles pathologiques. D'où l'importance d'une communauté fraternelle où personne ne se sente isolée ; l'influence d'une bonne hygiène de vie qui ne néglige ni le sommeil, ni l'alimentation, ni même l'exercice physique ; et la possibilité de

pouvoir transcender certaines aspirations par la prière, mais aussi, pour certaines, par la musique ou toute autre forme d'art qui font vibrer le corps. A vous de trouver des moyens d'exprimer votre amour pour le Christ, dis-je volontiers à nos jeunes moniales !

Le sacrifice le plus dur n'est-il pas la renonciation à la maternité ?

Ce choix doit être assumé clairement dès le départ : quelque chose en nous sait pertinemment que la maternité ne nous suffirait pas et que nous aspirons, au fond, à être comblées par quelque chose de plus fort. Mais une sœur peut se sentir à nouveau interpellée au cours de sa vie religieuse. Nous en parlons très franchement. Cela peut être un beau chemin pour renouveler son oui.

Comment votre communauté a-t-elle vécu l'élection présidentielle ?

La vie religieuse a une grande habitude de la démocratie. Dans la règle primitive des Carmes qui date de 1206, les frères éleuaient un des leurs pour être supérieur de la communauté. Aujourd'hui encore, nous votons à la majorité et à bulletin secret en priant l'Esprit saint pour celle qui portera la charge de la communauté. Pour les élections nationales, les moniales votent à l'extérieur du monastère, depuis les années 1960. Chaque sœur vote en conscience après avoir étudié les programmes électoraux reçus par La Poste et décrypté les journaux comme *La Croix*.

Qu'avez-vous pensé de la teneur de la présidentielle ?

Nous avons trouvé assez triste le niveau de débat politique. Les journalistes semblaient accorder plus d'im-

portance aux scandales, faux pas et formules chocs qu'aux projets d'avenir des candidats.

Pour la première fois en France, une femme, Ségolène Royal, était candidate à l'élection présidentielle...

Il est heureux – et il est temps ! – que des femmes aient des responsabilités dans la cité. Comme dans l'Eglise d'ailleurs, où la femme n'a pas encore sa juste place. Mais il fallait élire une personne pour ses capacités, et pas seulement en raison de son sexe.

C'est un défi extraordinaire, cette vie monastique. Mais est-ce utile ?

Il n'y a pas de réponse, Dieu merci ! Pendant trente-deux ans, j'ai fonctionné en pensant que je devais être utile. Je suis heureuse de pouvoir répondre aujourd'hui que je ne cherche pas à être utile ! Personne n'est indispensable mais chacun est unique, irremplaçable aux yeux de Dieu. Notre communauté est appelée à vivre la fraternité et à prier ensemble. Chacune d'entre nous porte en elle des intentions particulières, les attentes des hommes d'aujourd'hui. Nous sommes témoins de cette puissance d'intercession qui dépend de la grâce de Dieu. « Comme Il veut, quand Il veut, où Il veut. »

Qu'est-ce qu'une vie réussie ?

Découvrir combien nous sommes tous aimés de Dieu et vivre de cet amour. Le partager, le transmettre. ●